

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION...

Septième partie: *DE L'ÉVOLUTION À LA RÉVOLUTION* (1)

Voilà l'état de choses! Et quelle peut en être l'issue? L'évolution qui se fait dans l'esprit des travailleurs, c'est-à-dire du plus grand nombre, cette évolution amènera forcément une révolution, car l'histoire nous enseigne que les défenseurs du privilège ne céderont point de bonne grâce à la poussée d'en bas.

Ils céderont, mais par crainte, car l'affection et la bonté ne peuvent naître dans une œuvre de haine. Ils feront volte-face, mais quand il y aura pour eux impossibilité absolue de continuer leur marche dans la voie suivie. Il est dans la nature même des choses que tout organisme fonctionne dans le sens de son mouvement normal; il peut s'arrêter, se briser, mais non fonctionner à rebours. Toute autorité cherche à s'agrandir aux dépens d'un plus grand nombre de sujets: toute monarchie tend forcément à devenir monarchie universelle. Ni Alexandre, ni César, ni Attila, ni Charlemagne, ni Bonaparte n'auraient jamais pu être satisfaits dans leur ambition. Jamais financier ne s'est dit: «*C'est assez! je ne veux plus de millions!*». Et même s'il avait la sagesse de modérer ses vœux, le milieu même dans lequel il se trouve travaillerait pour lui: les capitaux continuent d'enfanter des revenus comme des mères Gigogne. Dès qu'un homme est nanti d'une autorité quelconque il veut en user et sans contrôle; il n'est geôlier qui ne tourne sa clef dans la serrure avec un sentiment glorieux de sa toute-puissance, d'infime garde champêtre qui ne surveille la propriété des maîtres avec une haine sans bornes contre le maraudeur; misérable huissier qui n'éprouve un souverain mépris pour le pauvre diable auquel il fait sommation.

Et si les individus isolés sont déjà énamourés de la «*part de royauté*» qu'on a eu l'imprudence de leur départir, combien plus encore les corps constitués ayant des traditions de pouvoir héréditaire et un point d'honneur collectif? On comprend qu'un individu, soumis à une influence particulière, puisse être accessible à la raison ou à la bonté et que, touché d'une pitié soudaine, il abdique sa puissance ou rende sa fortune, et demande en grâce d'être accueilli comme un frère par ceux qu'il opprimait jadis à son insu ou inconsciemment; mais comment attendre acte pareil de toute une caste d'hommes liés les uns aux autres par une chaîne d'intérêts, par les illusions et les conventions professionnelles, par les amitiés et les complicités, même par les crimes? Et quand les serres de la hiérarchie et l'appauvrissement tiennent l'ensemble du corps de la nation en une masse compacte, quel espoir a-t-on de les voir s'adoucir tout à coup, quel rayon de la grâce pourrait humaniser cette caste ennemie, - armée, magistrature, clergé?

Comment s'imaginer qu'un pareil groupe puisse avoir des accès de vertu collective et céder à d'autres raisons que la peur, lorsque la révolution s'avance et que la machine vivante composée de rouages humains, ahuris ou terrifiés, s'arrête spontanément.

Mais en admettant que les bons riches soient illuminés soudain par un astre brillant dans le ciel et qu'ils se sentent convertis, renouvelés comme par un coup de foudre, en admettant l'impossible, qu'ils aient conscience de leur égoïsme passé et qu'ils se débarrassent en toute hâte de leur fortune au profit de ceux qu'ils ont lésés, qu'ils rendent tout et se présentent les mains nues dans l'assemblée des pauvres, en leur disant: «*Prenez!*»; s'ils faisaient toutes ces choses, eh bien! justice ne serait point encore faite: ils garderaient encore le beau rôle qui ne leur appartient pas et l'histoire les présenterait d'une façon mensongère. C'est ainsi que des flatteurs ont voulu glorifier la nuit du 4 août comme le

(1) Les sous-parties et les titres de ces sous-parties sont l'œuvre d'*Anti.mythes*.

moment décisif de la Révolution française, celui où les nobles abandonnèrent de leur plein gré titres, privilèges et richesses.

Si l'on a montré sous cet aspect un abandon fictif consenti sous la pression du fait accompli, que ne dirait-on pas d'un abandon, réel et spontané de la fortune mal acquise par les anciens exploités? Il serait à craindre que l'admiration et la reconnaissance publique les rétablît à leur place usurpée. Non, il faut, pour que justice se fasse, pour que les choses reprennent leur équilibre naturel, il faut que les opprimés se relèvent par leur propre force, que les volés reprennent leur bien, que les esclaves reconquière la liberté. Ils ne l'auront réellement qu'après l'avoir gagnée de haute lutte.

Le type des compagnies d'exploitation moderne est encore bien plus éloigné de tout sentiment d'humanité que la magistrature ou toute autre caste «*inamovible*». C'est la société capitaliste constituée par actions, obligations, crédit, c'est-à-dire par un va et vient de papiers et d'écus. Comment faire pour moraliser ces paperasses et ces monnaies? et leur inspirer cet esprit de solidarité envers les hommes qui prépare la voie aux changements de l'état social? Telle banque composée de purs philanthropes n'en prélèverait pas moins ses commissions, intérêts et gages: elle ignore que des larmes ont coulé sur les gros sous et sur les pièces ainsi péniblement amassées, qui vont s'engouffrer dans les énormes coffres-forts à centuple serrure. On nous dit toujours d'attendre l'œuvre du temps qui doit amener l'adoucissement des mœurs et la réconciliation finale, mais comment ce coffre-fort s'adoucira-t-il, comment s'arrêtera le fonctionnement de cette formidable mâchoire de l'ogre broyant sans cesse les générations humaines?

Élisée RECLUS.
